

11

CH A U L I E U
A F O N T E N A Y,
C O M É D I E

EN UN ACTE, EN PROSE,
MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par les CC. PHILIPON-LA-MADELAINÉ et
SÉGUR jeune.

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du
Vaudeville, le 14 Fructidor, an 7.*

Prix 1 Franc 50 centim. avec des Airs notés.



A P A R I S,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe;
Et à son Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N^o. 44.

An VIII.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

EXTRAIT du Journal intitulé : L'ARLEQUIN ,
N^o. 8 , pag. 180 , et suiv.

GUILLAUME-ANFRIE DE CHAULIEU naquit au château de Fontenay , dans le ci-devant Vexin-Normand , en 1639 , et mourut à Paris , le 27 Juin 1720 , âgé de 81 ans. Il fut abbé et prieur de Saint-Georges , dans l'île d'Oleron , bénéfice qu'il tenait de M. de Vendôme , grand-prieur du Temple , à Paris.

Cette maison du Temple devint sa demeure , et il la rendit célèbre. Ce fut , grâce à Chaulieu , le temple du goût , l'asile des plaisirs , le rendez-vous de la meilleure compagnie. Les soupers qu'il y donnait avaient encore plus de charmes , par l'esprit et la gaieté qui les animaient , que par la chère délicate qui toujours présidait à ces festins. *Voltaire* lui écrivait : » *Socrate* donnait ses leçons » au lit , et vous les donnez à table. Cela fait que vos » leçons sont sans doute plus gaies que les siennes ».

Il dit , dans le Temple du Goût :

- » Je vis arriver en ce lieu ,
- » Le brillant abbé de Chaulieu ,
- » Qui chantait en sortant de table.
- » Il osait caresser le Dieu
- » D'un air familier , mais aimable. »

Ce Dieu lui rendait bien caresses pour caresses.

A 2

Chaulieu qui s'honorait d'avoir eu *Chapelle* pour maître, lui est bien supérieur dans la poésie légère et délicate : il est vraiment l'enfant gâté des Grâces, et l'*Anacréon* français.

On aurait tort cependant de croire que *Chaulieu* n'est que le premier des poètes négligés. Ses trois façons de penser sur la Mort ; ses stances sur la Retraite ; quelques odes même prouvent qu'il était doué de ce feu poétique qui distingue les vrais enfans d'*Apollon*. Mais sa paresse, son goût pour le plaisir, et cet entraînement si doux vers un sexe qui fait le bonheur de la vie, ne lui permirent jamais de se livrer aux grands ouvrages.

Son genre de vie ne s'en serait point arrangé. La société se le disputait ; le plaisir l'arrachait à la gloire ; et son siècle, pour en jouir, le déroba à la postérité. Il fut bon, obligeant, généreux. Si personne parmi nous ne chanta mieux la Volupté, personne aussi ne connut mieux les douceurs et les devoirs de l'amitié.

Voltaire disait à *M. de Genonville* :

- » Toi que mon cœur chérit, de cette amitié rare,
- » Dont *Pylade* a donné l'exemple à l'univers,
- » Et dont *Chaulieu* chérit la *Fare*, etc. »

Les auteurs qui ont amené *Chaulieu* sur le théâtre du Vaudeville, n'ont pas dû séparer ces deux hommes. Ils ont peint le marquis de la *Fare*, tel que ses vers et les mémoires du tems nous le représentent : plein d'esprit, de saillie, de gaité, et portant la joie jusqu'à la folie. Il mourut en 1712, huit ans avant *Chaulieu*, qui

en a pleuré la mort dans une épître, qu'on rélit toujours avec intérêt. Tout y respire la bonne poésie et cette douce sensibilité qui fait aimer autant l'auteur, que le talent fait estimer l'ouvrage.

Il ne resta plus à *Chaulieu*, que le chevalier de *Bouillon*, qu'il se vantait d'avoir eu pour disciple :

- » Élève que j'ai fait, en la loi d'Epicure,
- » Disciple, qui suit pas à pas,
- » D'une doctrine saine et pure,
- » Et les leçons, et les appas, etc. »

Ces trois hommes sont les personnages principaux de la pièce intitulée : *Chaulieu à Fontenay*.

On y donne, à cet ami du goût et de la volupté, la teinte de caractère qu'il se reconnaît lui-même :

- » Impatient, colère,
- » Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut,
- » Confiant, naturel, et ne pouvant me taire,
- » Des erreurs qui blessaient devant moi la raison, etc. »

Par une suite de cette liberté de parler, *Chaulieu* s'était permis une épigramme contre le ministre de la guerre *Chamillard*, à qui l'Académie française venait d'accorder un de ses fauteuils d'immortalité.

Voici l'épigramme :

- » Hélas ! était-elle endormie,
- » Jouait-elle à Colin-Maillard,
- » La bonne et sage académie,
- » Quand elle élut *Jean Chamillard* ? »

Les auteurs de *Chaulieu à Fontenay* supposent que cette épigramme a été répandue par l'indiscrétion du

chevalier *de Bouillon* , dont ils font un aimable étourdi. Ils supposent que le ministre , pour se venger , refuse d'avancer le neveu du poëte ; et que celui-ci , impatient , colère , ne veut plus voir le chevalier *de Bouillon*.

Ici commence la pièce. *Chaulieu* est dans sa terre de *Fontenay* , où il a essuyé un violent accès de goutte. *Ambroise* , son jardinier , qu'il destine pour époux à *Marie* sa gouvernante , veut , de concert avec elle , célébrer , par une petite fête , la convalescence d'un maître adoré. Cette fête est approuvée , dirigée même par le marquis *de la Fare* , et par *Madame de Lassay* , à qui *Chaulieu* fut toujours si cher , et pour laquelle il fit son charmant voyage de *l'Amour et de l'Amitié*.

De son côté , *Chaulieu* veut ménager une surprise à sa vieille gouvernante. A l'insu de celle-ci , et avec beaucoup de mystère , il en fait venir la nièce , appelée *Rose* , et il se propose de la marier au fils du tabellion de *Fontenay*.

Arrive le chevalier *de Bouillon* , qui se flatte qu'à la faveur de la fête , il pourra obtenir un pardon qu'il désire vivement. Il fait même , avec *M. de la Fare* , le pari d'amener *Chaulieu* à l'embrasser lui *Bouillon* , avant la fin du jour.

Comment y parvenir ? D'abord , il n'en sait rien. Mais quand il apprend qu'une jeune fille est attendue , il imagine d'en jouer le personnage , et de profiter , sous les habits de *Rose* , d'une occasion favorable , pour surprendre un baiser à *Chaulieu*. La chose lui paraît d'autant

plus facile, qu'il sait contrefaire sa voix, et que la vue de *Chaulieu* est extrêmement affaiblie.

Voilà donc *Marie* alarmée d'apprendre que *Chaulieu* fait venir une jeune fille qu'elle croit destinée à lui succéder.

Voilà *Madame de Lassay* fort inquiète de voir son ami *Chaulieu* prendre, à l'âge de 60 ans, une jeune gouvernante, et travaillant à le détourner de ce dessein, dont elle prévoit les inconvéniens.

Voilà le chevalier de *Bouillon* occupé de son travestissement; et des moyens de gagner son pari.

Voilà enfin *la Fare* riant de tout; *Ambroise* préparant sa fête; et le fils du tabellion épiant l'arrivée de la jeune épouse qu'on lui a promise.

Tous les fils de cette intrigue sont parfaitement embrouillés et débrouillés. Elle est conduite avec vraisemblance, et dénouée avec gaîté.

PERSONNAGES.

CHAULIEU.	ARTISTES.
LA FARRE.	CC. et C ^{nes} .
Le Chevalier DE BOUILLON.	<i>V. cripré.</i>
AMBROISE,	<i>Julien.</i>
JACQUINOT, Tabellion.	<i>Henry.</i>
JACQUINET son fils.	<i>Duchaume.</i>
Madame DELASSAY.	<i>Edouard.</i>
MARIE, Gouvernante de Chaulieu.	<i>Fichet.</i>
TROUPE de Villageois et de Villageoises.	<i>Sara.</i>
	<i>Duchaume.</i>

La Scène se passe à Fontenay.

COUPLÉ D'ANNONCE.

AIR : *D'Arlequin afficheur.*

Belles, nous vous offrons Chaulieu,
C'est l'Anacréon de la France.
L'amour dont il eut tout le feu,
Fait pardonner sa négligence,
Sans art il vous est présenté,
En a-t-il besoin, puisqu'on l'aime !
Des Grâces c'est l'enfant gâté,
Ah ! traitez-nous de même.

CHAULIEU
A FONTENAY,
COMÉDIE.

Le Théâtre représente les jardins de Chaulieu : à droite, un banc sous des arbres ; à gauche, un pavillon ouvert. On y voit une demi-chaise longue, un buste de l'Amour, quelques attributs de poésie et de galanterie.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMBROISE, sur une échelle double ; MARIE,
sur un banc et faisant des guirlandes.

AMBROISE, montrant Marie.

AIR : La Boulangère.

MA future a l'esprit trop noir ;
Changeons-en la nuance.
Faisons la rire ; car ce soir
Il faudra qu'elle danse,
Ce soir
Il faudra qu'elle danse.

M A R I E.

Que dis-tu donc là , Ambroise ?

A M B R O I S E.

Je dis , ma chère Marie , que je voudrais te voir aussi gaie que moi. Le Tabellion Jacquinet est averti : c'est ce soir que je t'épouse.

M A R I E.

C'est précisément cela : pour te suivre dans la ferme que M. de Chaulieu nous donne en nous mariant , il faut le quitter ; et voilà douze ans que je suis à son service.

A M B R O I S E.

Et moi donc ? ne suis-je pas son jardinier depuis huit ans ? Il n'y a point de bonheur sans mélange.

M A R I E.

Ah ! tu as bien raison. Je ne te dis pas encore tout ce que je redoute. . . .

A M B R O I S E.

Ne songeons qu'à la petite fête que nous préparons à ce bon maître , pour sa convalescence. . . . Mais s'il venait dans son jardin avant que tout fut achevé. . . .

M A R I E.

Il ne descendra pas sitôt ; d'ailleurs , sa vue est si faible.

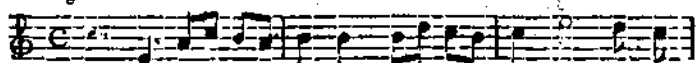
A M B R O I S E , *regardant les guirlandes.*

Prends donc garde ; tu mets trop de feuilles.

M A R I E.

Ne voilà-t-il pas des rosés ? Elles seront comme nous l'ont dit M. Delafarre et Madame de Lassigny ; elles seront l'emblème de la fraîcheur de son esprit. . . .

AIR nouveau du C. GERARD.

Allegretto.

A la rose il faut ma-ri--er, Pour que le

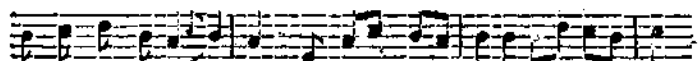
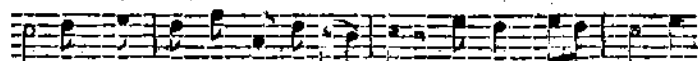
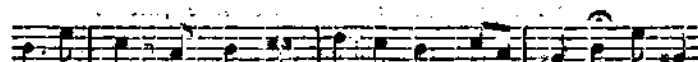


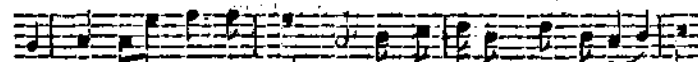
tableau soit fi-dè--le, Là du myrthe, i-ci du lau-rier,



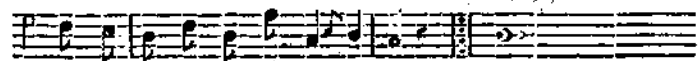
Car leur ver-dure est é-ternel-le. Ja-mais nous ne lui



for-me-rons Des guir-lan-des, tu peux m'en croi-re, Aussi



frai-ches que ses chansons, Aussi du-ra-bles que sa gloi-re,



Aus-si du-ra-bles que sa gloi--re.

AMBROISE, *descendu de l'échelle.*

Elles sont aimables ses chansons. Jamais de fiel, toujours de la gaieté. Voilà comme il faut les faire.

MARIE.

Quand on peut. . . Mais, tu t'y connais donc ?

AMBROISE.

Parbleu !

AIR : *De l'Afficheur.*

Entre un Poète, un Jardinier,
 La différence est bien légère.
 Pour faire croître le Laurier,
 Il gratté son front, moi la terre ;

CHAULIEU A FONTENAY,

En vain ses vers sont doux et frais ,
 Je l'emporte ici sur mon maître ;
 De la rose il peint les attraits ,
 Et moi je la fais naître.

M A R I E.

Tu la fais naître ! avec l'aide de la nature , et quand
 les chenilles ne te font pas la guerre.

A M B R O I S E.

Tu prends bien ton tems pour en parler ! Je croyais
 en être débarrassé : les voilà qui reparaissent cette
 année.

A I R : *Vaud. des Chasseurs et la Laitière.*

Ces insectes que la nature ,
 Pour nuire , semble avoir formés ,
 Sortent de leur retraite obscure ,
 Au mal toujours plus animés.
 Mais si leur engeance fourmille ,
 Prévenons leurs méchans desseins ;
 Ah ! pour l'honneur de nos jardins ,
 N'y souffrons pas une chenille.

M A R I E.

Sais-tu bien ce que j'ai dans l'idée ?

A M B R O I S E.

Quoi ?

M A R I E.

Que M. de Chaulieu , en nous donnant cette ferme ,
 veut m'éloigner de lui , et prendre une gouvernante
 nouvelle.

A M B R O I S E.

Sais-tu bien ce que je pense ?

M A R I E.

Quoi ?

A M B R O I S E.

Que tu pourrais avoir deviné , et pour cause.

M A R I E.

Comment ?

A M B R O I S E.

Si je te croyais discrète, je te dirais... mais non...
j'ai promis de me taire.

M A R I E.

De te taire ? Parle, parle.

A M B R O I S E.

Non, non, j'aperçois Jacquinet, le fils du Ta-
bellion.

M A R I E.

Quel importun !

S C È N E I I.

L E S M Ê M E S, J A C Q U I N E T, *en négligé.*

J A C Q U I N E T.

BON jour, Mademoiselle Marie, avertissez M. de
Chaulieu que Jacquinet est ici.

A M B R O I S E.

Belle nouvelle à lui apprendre !

M A R I E.

Qu'avez-vous à lui dire ? Il n'est pas jour.

J A C Q U I N E T.

Tiens ! il n'est pas jour.

A M B R O I S E.

Allons : il n'est pas levé.

Comment ça se peut-il, puisqu'il doit me présenter ?

M A R I E.

A qui ?

J A C Q U I N E T.

Ah ! dame, voilà le mystère : c'est le secret que nous avons ensemble.

A M B R O I S E.

Quels fagots vient-il nous faire !

M A R I E.

Mais de quoi est-il question ?

J A C Q U I N E T.

A I R : *Ton humeur est, Catherine.*

J'aimerais à vous le dire,
Si je pouvais en parler.
C'est Monsieur qui m'a fait dire
De ne pas vous en parler.
J'espérais bien ne rien dire,
En venant vous en parler,
Comme ceux qui sans rien dire,
Passent leur vie à parler.

A M B R O I S E.

Avec ton verbiage inintelligible, laisse-nous, Jacquinet ; tu reviendras.

J A C Q U I N E T.

Oui, oui, je reviendrai.

(*Il s'en va, et revient ensuite sur ses pas.*)

Pourtant, dites-moi est-elle arrivée ?

M A R I E.

Qui ?

J A C Q U I N E T.

Bah ! vous le savez bien. Elle.

A M B R O I S E.

Voyez si l'on comprend rien à ce qu'il dit.

J A C Q U I N E T.

Je m'entends cependant bien ; et ça n'est pas commun.
Mais , c'est bien plaisant que vous ne sachiez pas ça ,
vous autres.

M A R I E.

T'expliqueras-tu à la fin.

J A C Q U I N E T.

Ecoutez.

A I R : *Pauvre vieilloux.*

Monsieur est bon , il le prouve aujourd'hui ;

Il compte sur moi , moi je compte sur lui.

Oui , ce soir , je compte en effet :

Vous allez bien m'entendre ,

Vous devez bien comprendre.

Or , d'après mon compte , ça fait....

M A R I E , *le chassant.*

Qu'un sot , qu'un babillard , en ce lieu nous déplaît !

J A C Q U I N E T.

Ils ne savent pas notre secret. Bon ! je vais me faire
beau pour la fête. (*Il sort.*)

S C È N E I I I.

A M B R O I S E , M A R I E.

M A R I E.

LE secret ! toujours le secret !

16 CHAULIEU A FONTENAY,
AMBROISE.

Est-ce qu'il serait possible que monsieur l'eût mis dans sa confiance ?

M A R I E.

Dans quelle confiance ? parle donc.

A M B R O I S E , *avec précaution.*

Apprends qu'il arrive ici de la part de M. de Malezieux, et dans le plus grand mystère, une jeune fille que je dois aller chercher ce soir à la diligence.

M A R I E , *avec humeur.*

C'est pour me remplacer.

A M B R O I S E.

Quand cela serait !

M A R I E.

Une jeune personne, qui ne sait rien de rien, peut-être !

A M B R O I S E.

Monsieur la formera. Vois-tu, Marie, il en est d'une gouvernante que l'on prend comme d'une femme que l'on épouse : pour la façonner à son caractère, il la faut jeune.

A I R : *A déjeuner ça rapporte.*

Chacun de nous a sa forme,
Jeune femme s'y conforme,
Dictes-lui son devoir.

Mais quand on s'y prend trop tard, bon soir :
C'est un autre qui la forme.

M A R I E.

Conçoit-on la folie de M. de Chaulieu ! A son âge, faire venir chez lui un enfant de seize à dix-sept ans !

A M B R O I S E.

AMBROISE.

C'est peut-être à cause de cela.

MARIE.

Allons, tais-toi. Monsieur est très-sage ; je dois en savoir quelque chose peut-être.

AMBROISE.

Je ne t'interroge pas là-dessus ; je t'épouse ; voilà tout.

MARIE.

Oh ! j'empêcherai cette fille de s'établir dans la maison. Je vais en prévenir madame de Lassay, M. de la Farre ; tout le monde.

AMBROISE.

Ah ! que je suis donc fâché de t'avoir parlé !
Si tu jases , nous nous brouillerons. Paix ! voilà M. de la Farre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DE LA FARRE.

LA FARRE.

QUOI ! déjà en querelle ! mais attendez donc ; vous ne serez mariés que ce soir.

MARIE.

C'est qu'Ambroise s'avise d'avoir des soupçons sur une jeune personne

AMBROISE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Veux-tu bien te taire ?

B

M A R I E , *continuant.*

Que monsieur fait venir, je ne sais d'où, et je ne sais pourquoi.

L A F A R R E .

Ah ! il veut avoir une jeune gouvernante ; il s'est bien gardé de m'en rien dire. . . . Mes amis, je vois ce que c'est.

A I A : *J'arrive exprès de province.*

Comme un papillon volage,
Le plaisir s'enfuit.

Gaïment, au printems de l'âge,
Chacun le saisit.

Vieux, toujours on en raffole,
Quoique sans succès.

Mais plus le plaisir s'envole,
Plus on court après.

N'est-ce pas, Marie ?

M A R I E .

Vous voilà bien ! Toujours des folies. Je ne veux pas les entendre. Viens, Ambroise.

L A F A R R E .

Rassemblez tous les habitans pour l'heure du déjeuner. Si tout n'est pas prêt, M. de Lassay vous grondera.

M A R I E .

Soyez tranquille.

L A F A R R E .

Elle n'est pas loin.

M A R I E .

Oh ! je vais lui dire. . . .

A M B R O I S E .

Quelle habillarde !

L A F A R R E , *retenant Marie.*

Chaulieu est-il éveillé ?

M A R I E , *s'en allant.*

Pas encore . . . Mais que vois-je ?

A M B R O I S E .

Eh ! c'est M. le chevalier de Bouillon.

M A R I E .

Cela ne se peut pas , brouillé comme il l'est avec M. de Chaulieu.

L A F A R R E .

Le chevalier ne doute de rien : c'est comme cela qu'on arrive à tout.

(*Ambroise et Marie sortent.*)

S C E N E V.

L A F A R R E , le Chevalier D E B O U I L L O N .

L A F A R R E .

C O M M E N T ! te voilà ! quelle étourderie !

L E C H E V A L I E R .

Étourderie ! étourderie ! toujours le même reproche. Ne semblerait-il pas que je ne fasse que cela ? Il y a plus de deux jours que je n'en ai aucune à me reprocher.

L A F A R R E .

Quel effort !

L E C H E V A L I E R .

D'ailleurs n'en dis point de mal.

B 2

AIR : *Enfant chéri des dames.*

L'étourderie est-elle
 Un défaut à blâmer ?
 C'est la vive étincelle
 Qui vient tout animer :
 Elle offre un cœur sans défiance ,
 Elle offre un esprit sans détour ;
 C'est la gaieté , c'est l'aimable innocence ,
 Qui l'accompagnent tour-à-tour.
 Une belle étourdie
 N'en est que plus folie.
 C'est son regard qui fait dire en amour :
 L'étourderie est-elle
 Un défaut à blâmer ?
 C'est la vive étincelle
 Qui vient tout animer.

La Fortune et Bellone
 Secondent ses essais ;
 On n'obtient la couronne
 Qu'en brusquant le succès.
 L'amant qui délibère
 Expire de langueur.
 Vive le téméraire ,
 Il vient , il est vainqueur.

Oui ,

C'est pour lui
 Qu'est le prix du vainqueur.

L'étourderie est-elle
 Un défaut à blâmer ?
 C'est la vive étincelle
 Qui vient tout animer.

L A F A R R E.

Tu défends l'étourderie, comme une coquette son miroir.

L E C H E V A L I E R.

Ne donnez-vous pas aujourd'hui une petite fête à Chaulieu ?

L A F A R R E.

Oui.

LE CHEVALIER.

Je viens m'y mêler.

LA FARRE.

A son insu ?

LE CHEVALIER.

Tout s'arrangera

LA FARRE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien.

LA FARRE.

Je le sais bien, moi ; tu te feras chasser.

LE CHEVALIER.

Quelle idée ! il a plus de tort envers moi, que je n'en ai envers lui.

LA FARRE.

N'as-tu pas donné de la publicité à cette épigramme qui le brouille avec le ministre ?

LE CHEVALIER.

J'en conviens : mais, lui ! n'a-t-il pas refusé mes excuses ? ne m'a-t-il pas repoussé quand j'ai voulu l'embrasser ? Ah ! je l'y forcerai.

LA FARRE.

A t'embrasser !

LE CHEVALIER.

Oui, à m'embrasser ; et dès ce soir.

LA FARRE.

Je t'en défie.

B 3

22 CHAULIEU A FONTENAY,
LE CHEVALIER.

Je le parie . . . un présent de nocces pour la gouvernante de Chaulieu.

LA FARRÉ.

Soit, je gagnerai. A ton nom seul il s'emporte comme un enfant.

LE CHEVALIER.

Et moi qui suis entêté comme une femme, il faudra bien qu'il me cède. Tu vas te moquer de moi : mais en vérité, je ne conçois rien au pouvoir de ce diable d'homme sur mon cœur : jamais brouillerie avec une maîtresse, ne m'a tant coûté.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.* (de Rose et Colas.)

Je puis, au sortir d'un boudoir,
Oublier de tendres querelles,
M'en consoler le même soir
Avec Bacchus, avec les belles.
Mais Chaulieu dont je fus chéri,
Malgré moi m'occupe sans cesse ;
On retrouve une autre maîtresse,
Et rien ne remplace un ami.

LA FARRÉ.

C'est qu'avec un bon cœur, tu as une mauvaise tête.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu ? une chose paraît jolie, elle frappe, on la répète malgré soi, l'occasion emporte. Tiens . . . c'est comme ton mot sur Vendôme, que je viens de citer chez ma mère . . .

LA FARRÉ.

Comment ! tu l'as répété ?

LE CHEVALIER.

Ah ! il a eu un succès . . .

LA FARRE.

Cela est impardonnable ; il m'est impossible de vivre avec toi

LE CHEVALIER.

Ni sans moi : j'en fais juge madame de Lassay.

SCÈNE VI.

LES MÊMES , Madame de LASSAY.

Madame de LASSAY.

LE chevalier de Bouillon ici ! Songez-vous !

LE CHEVALIER.

Je songe que madame de Lassay a tout crédit sur l'esprit de Chau lieu , qui , dans ses jolis vers , a fait voyager pour elle , l'amour et l'amitié ; daignez , madame , parler en ma faveur : quand la grace plaidera pour l'étourderie , l'esprit pardonnera.

Madame de LASSAY.

Vous avez brouillé Chau lieu avec le ministre.

LE CHEVALIER.

J'arrangerai tout cela Faites seulement ma paix avec Chau lieu.

Madame de LASSAY.

Vous l'avez mis en contradiction avec ses principes : car il s'est élevé bien des fois contre les personnalités. Je ne les aime pas non plus.

B 4

AIR: *Dorilas contre moi des femmes.*

La chanson aimable et légère
Ne doit briller que de gaieté,
Et son sel n'est plus salulaire
Dès qu'il est mêlé d'acreté.
Il faut qu'avec tant de finesse,
Le mot piquant y soit placé,
Que même celui qu'elle blesse
Sourie au trait qu'elle a lancé.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'un ministre sourit jamais ?

LA FARRÉ.

Pas même le jour qu'il est renvoyé.

LE CHEVALIER.

Ah ! ça, madame, voilà donc qui est arrangé. Je puis compter....

Madame de LASSAY.

Que le moment est mal choisi. L'embarras d'une fête, la noce de Marie, l'arrivée d'une jeune gouvernante, qui, je crois, s'appelle Rose....

LE CHEVALIER, *à part.*

Il arrive ici, ce soir, une jeune fille !

Madame de LASSAY.

Et sur laquelle il faut que je le contrarie un peu.

LE CHEVALIER.

Pourquoi contrarier Chaulieu ? Jeune fille chez un vieillard, n'est qu'un bouquet de plus sur sa cheminée.

LA FARRÉ.

Le chevalier a raison.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.

A notre ami donnons toujours,
 Donnons d'aimables rêveries,
 Rattachons-le fil de ses jours
 A des souvenirs chéries.
 Eloignons de lui les pavots ;
 Qu'à le suivre, Momus fidèle,
 Lui laisse encore quelques grelots,
 Et le plaisir quelque étincelle.

LE CHEVALIER.

Oui, . . . je triomphe, j'ai gagné mon pari.

LA FARRE.

Quelque nouvelle étourderie !

LE CHEVALIER.

Tu ne devines pas . . . L'arrivée de cette jeune paysanne . . . Vous l'appellez ?

Madame de LASSAY.

Rosé.

LE CHEVALIER.

La connaissez-vous ?

Madame de LASSAY.

Non.

LE CHEVALIER, s'indiquant lui-même.

La voilà :

LA FARRE.

Est-ce que tu plaisantes ?

Madame de LASSAY.

Que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Que c'est moi qui jouerai le rôle de la jeune Rose . . . Vous sarez que j'ai parié de me faire embrasser par Chauvieu.

Madame de LASSAY.

Vous aurez de la peine.

LE CHEVALIER.

J'y réussirai.

LA FARRE.

J'ai peur de perdre.

AIR: Tous les bourgeois de Chartres.

Oui, sous l'habit de fille,
 Bouillon sera charmant.
 Teint frais, taille gentille,
 Et minois séduisant.
 Son corset manquera
 De l'ornement des vôtres ;
 Mais pour ces jolis attraits-là,
 Son fichu les lui donnera,
 Il en donne à tant d'autres.

Madame de LASSAY.

Quelle folie !

LA FARRE.

Sa folie a raison : je suis jaloux de son idée.

Madame de LASSAY.

Comment ! vous déguiserez-vous assez bien

LA FARRE.

Chaulieu n'y voit presque plus.

LE CHEVALIER.

Je contreferaï ma voix, et puis....

Madame de LASSAY.

Que dira Marie !

LE CHEVALIER.

Ce qu'elle voudra.

Madame DE LASSAY.

Mais si Chaulieu vous reconnaît?....

LA FARRE.

Il pardonnera.... Je l'entends qui entre dans son pavillon; courons à la toilette de Rose.

(Il les emmène.)

SCÈNE VII.

CHAULIEU, soutenu par MARIE, entre dans son pavillon par une porte, qui est censée communiquer à sa maison. Il s'assoit.

CHAULIEU.

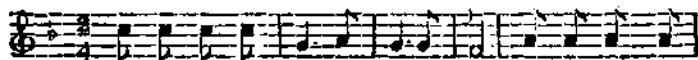
JE puis donc revoir encore ce pavillon, que j'ai consacré à l'amitié et aux muses.

MARIE.

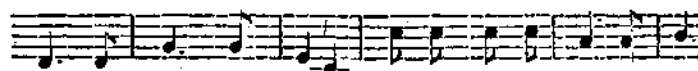
Ajoutez au plaisir.

CHAULIEU.

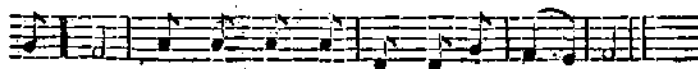
AIR : Jeunesse et bonheur (du cit. SÉGUR jeune).



Au-trefois j'ai su les ré-u-nir. Ils jettaient des

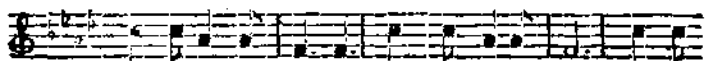


fleurs sur mon jeune à-ge. L'amour seul en-cor a pu

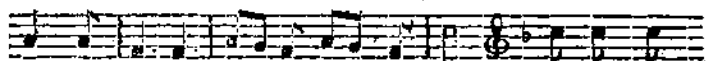


me fuir; Mais il m'est res-té son i--ma--ge.

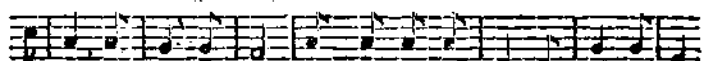
28 CHAULIEU A FONTENAY,



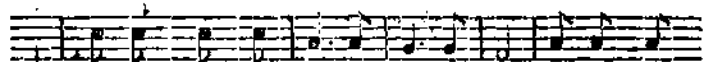
Telle u-ne mai-tres-se Que l'on a-do-rait, En par-



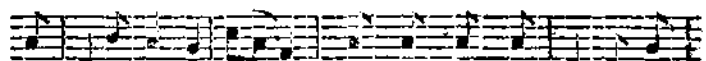
tant nous lais-se En-cor son por-trait. L'amour seul



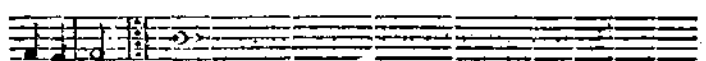
encore a pu me fuir. Le tems l'a vou-lu : je lui pardon-



ne. Mais le charme heu-reux du sou-ve-nir De mes jours



ra - ni - me l'au-tom-ne, De mes jours ra - ni-me l'au-



tom - ne.

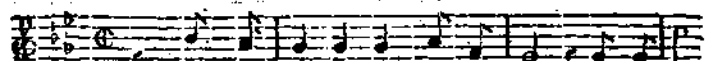
M A R I E.

Ah ! des souvenirs ! ils sont agréables , quand vous ne souffrez pas : mais quand la goutte arrive ; ne vous donne-t-elle pas un peu d'humeur contre les souvenirs.

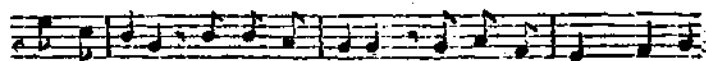
C H A U L I E U.

Bon ! la goutte.

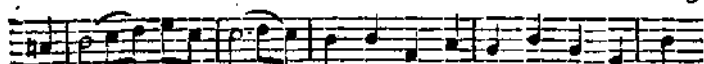
A I R nouveau.



Quand la gout-te vient, Tu me vois, En cri-ant,



la mau-di-re, S'a-dou-cit-elle? A-lors je crois Qu'il se



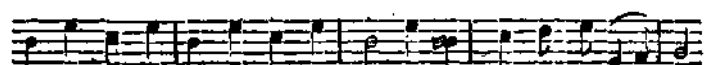
faut plus qu'en ri --- re. La vo-lup-té nous la don-nant,



La recon-naissan-ce dé-fend de se mettre en co-lè-re.



On par-don-ne touz à l'en-fant, En fa-veur de la mè-



re. On pardon-ne tout à l'en-fant En fa-veur de la mè-re,



En fa-veur de la mè --- re.

M A R I E.

Tenez, Monsieur, c'est une famille dangereuse.

C H A U L I E U, *se levant.*

Sais-tu que mes jambes ne vont pas mal aujourd'hui ?
c'est heureux pour ta noce.

M A R I E.

Sans doute ; mais il y a quelque chose qui trouble
mon bonheur.

C H A U L I E U.

Qu'est-ce que c'est, bonne Marie ?

M A R I E.

La crainte que mon mariage ne me détourne un peu
de mes devoirs auprès de vous.

C H A U L I E U.

Marie saura tout allier.

30 CHAULIEU A FONTENAY,
MARIE.

J'ai entendu dire . . . que vous aviez le dessein de
prendre quelqu'un pour m'aider.

CHAULIEU.

Y penses-tu, Marie? Deux femmes dans une mai-
son! une fait le bonheur: deux font le diable. Donne-
moi le bras. Je meurs d'envie de faire quelques pas
dans mon jardin.

(*Il descend, soutenu par Marie.*)

MARIE, à part.

Apparemment . . . ils m'ont fait une histoire . . .

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMBROISE arrive, un croissant
à la main, tandis que CHAULIEU descend,

AMBROISE.

ABATTRAIS-JE cette branche?

AIR: *Laire lan la.*

Réfléchissons auparavant,
On coupe, on abat aisément,
Rétablir est une autre affaire,
Laire Laire.

CHAULIEU, s'asseyant sur le banc de gazon.

Quel plaisir j'éprouve sur ce gazon! sous ces arbres!
ils m'inspirent . . . Mes tablettes, Marie.

(*Marie va les chercher.*)

SCÈNE IX.

CHAULIEU, *assis sur le banc de gazon*, AMBROISE,
sur l'échelle.

CHAULIEU.

N'AI-JE pas entendu Ambroise ?

AMBROISE.

Vraiment oui, notre maître.

CHAULIEU.

Que fais-tu là ?

AMBROISE.

Je m'occupe de vos arbres, avant de m'occuper de
votre ferme et de Marie ; j'élague, j'ôte les épines.

CHAULIEU, *bas, sur le devant de la scène.*

Ces bons amis ! ces bons serviteurs ! Je soupçonne
qu'ils préparent une petite fête pour ma convalescence...
Mais, je ne sais rien... Écoute, écoute, Ambroise.

AMBROISE.

Me voici, notre maître.

CHAULIEU.

Sommes-nous seuls ?

AMBROISE.

Je ne vois personne.

CHAULIEU.

Descends un moment : tu te souviens bien que je
t'envoyai secrètement à Navarre, parler à Malézieux.

AMBROISE, *s'approchant.*

Pour cette jeune fille, que je vais prendre ce soir à la diligence.

CHAULIEU.

L'as-tu vue ?

AMBROISE.

Non ; mais d'après ce que M. de Malézieux m'en a dit.....

CHAULIEU.

Eh bien ?

AMBROISE.

Ça n'a que seize ans, de la douceur, de la gentillesse ; c'est un bijou !

D U O.

A I R : *De Rose.*

CHAULIEU.

Quoi, cette fille,
Douce et gentille,
N'a que seize ans !
C'est la peinture,
De la nature
Dans son printemps :
Ah ! c'est ravissant !
C'est ravissant !
Obéissante.

AMBROISE.

Oui, cette fille,
Douce et gentille,
N'a que seize ans ;
C'est la peinture,
De la nature
Dans son printemps :
Ah ! c'est ravissant !
Qu'il est content !
Qu'il est content !
Très-complaisante.

E N S E M B L E.

C'est un trésor qu'il faut saisir ;
Ah ! quel plaisir !

CHAULIEU.

Tu n'as pas entendu de propos sur cela, dans la maison ?

AMBROISE.

Pas le plus petit mot.

CHAULIEU.

Tais-toi, voilà Marie.

SCÈNE X.

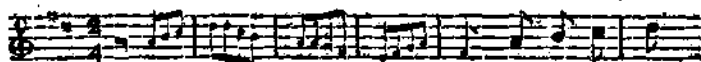
LES MÊMES, MARIE, *apportant les tablettes.*

MARIE.

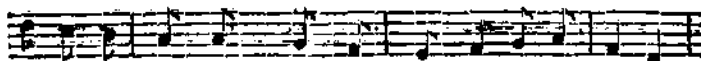
VOILA vos tablettes ; j'ai eu assez de peine à les trouver.

AIR de l'Opéra-comique.

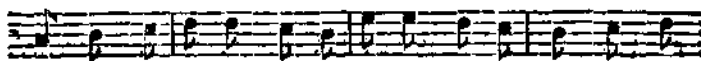
Ricournelle.



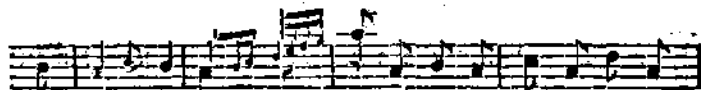
Gardez ce tré-



sor pré-ci-eux, Chef-d'œu-vre de goût et de gra-ces.

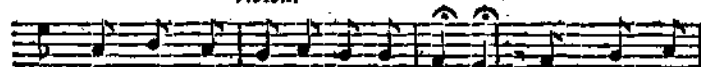


Que de gens seraient glo-rieux De pouvoir mar-cher sur



vos tra-ces! Mais nous a-vons un tel fa-

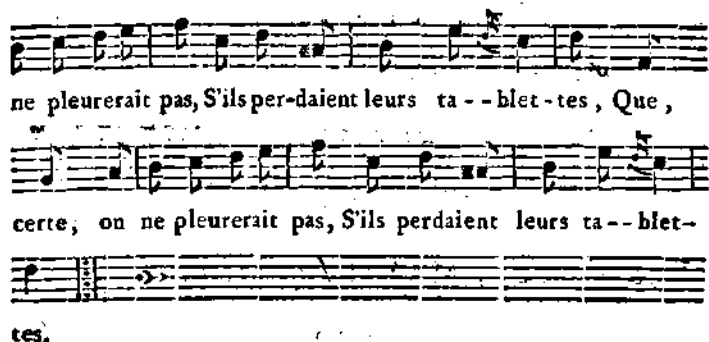
violon.



tras De Ro-man-ciers et de Po-ë-tes, Que certe on

C

34 CHAULIEU A FONTENAY,



CHAULIEU.

Je te sais gré , ma chère Marie , d'avoir si bonne opinion de mes vers J'ai quelques idées que je ne veux pas perdre. Songe à mon chocolat.

MARIE

Et vous ! songez que vous êtes convalescent : point de travail ; tout au plus des gâtés.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

CHAULIEU, AMBROISE, sur son échelle.

CHAULIEU.

DES gâtés ! ah ! ces vieux arbres font naître d'autres pensées.

AMBROISE, travaillant.

AIR : Eh ! nargue du chagrin.

Rions , chantons gaiement,
 Jusqu'au dernier moment.
 Point de mélancolie ;

Répetons en buvant :
Rions, chantons gaiement,
Jusqu'au dernier moment.

CHAULIEU.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

- (1) » Fontenay ! heu délicieux,
» Où je vis d'abord la lumière ;
» Bientôt au bout de ma carrière,
» Chez toi, je joindrai mes aïeux ».

AMBROISE.

Jouissons de la vie ;
Comme un songe, elle fuit.

CHAULIEU.

- » Muses qui, dans ce lieu champêtre,
» Avec soin me fites nourrir !
» Bientôt vous me verrez mourir,
» Beaux arbres qui m'avez vu naître ».

AMBROISE.

L'âge envain nous vieillit
Le vin nous rajeunit.

CHAULIEU.

- » Bientôt vous me verrez mourir,
» Beaux arbres qui m'avez vu naître ».

AMBROISE.

Laissez-là, Monsieur, toutes ces idées tristes.

Rions, chantons gaiement
Jusqu'au dernier moment.

Voilà justement Madame de Lassay qui vous distraira.

(Il se retire.)

(1) Vers de Chaulieu.

SCÈNE XII.

CHAULIEU, Madame DE LASSAY.

CHAULIEU.

AIR : *Vaud. des Visitandines.*

- (1) » **M**AIS je vois revenir Lisette,
 » De Flore portant les couleurs,
 » Ah ! quelle nuance parfaite
 » Forme son teint avec mes fleurs !
 » C'est le conseil de la sagesse :
 » Parlons à Lisette d'amour,
 » Égayons ce reste de jour
 » Que la bonté des dieux nous laisse. »

Madame DE LASSAY.

Oui, mon ami.

Égayons ce reste de jour,
 Que la bonté des dieux nous laisse.

(Elle regarde si Ambroise est encore là.)

Mon cher Chaulieu, puisque nous voilà seuls, il faut que j'aie avec vous une petite explication, qui vous tourmentera peut-être ; mais n'importe, elle est nécessaire.

CHAULIEU.

Une explication ! est-ce bien le mot ? Je n'en ai plus avec les jolies femmes.

Madame DE LASSAY.

N'avez-vous pas envoyé Ambroise parler secrètement à Malézieux ?

CHAULIEU.

Oui, *(à part.)* Ah ! le coquin d'Ambroise m'a trahi.

(1) Vers de Chaulieu.

Madame DE LASSAY.

Ne s'agit-il pas d'une jeune personne appelée Rose ?

CHAULIEU.

Oui.

Madame DE LASSAY.

Que vous faites venir ici avec mystère ?

CHAULIEU.

Oui.

Madame DE LASSAY.

Et vous mariez votre vieille gouvernante ? Vous lui donnez une ferme.

CHAULIEU.

Sans doute.

Madame DE LASSAY.

Ah ! mon ami , je n'aime pas à voir arriver ici cette jeune Rose.

AIR : *Vaud. des vieux Fous.*

Du tems , lorsque la loi sévère ,
 Sur nous exerce ses rigueurs ,
 Dans l'âge où l'on cesse de plaire ,
 On peut encor jouir des fleurs.
 Mais sur elles , que l'œil s'arrête ,
 Il faut les voir sans y toucher.
 Quand de trop près on veut en approcher ,
 Leur parfum nous porte à la tête.

CHAULIEU.

Je vous entends , mon amie. Mais permettez que je ne m'explique pas.

Madame DE LASSAY.

Gardez votre gouvernante : dans tous les tems de la vie , il faut s'en tenir à ce que l'on a.

C 3

38 CHAULIEU A FONTENAY,

AIR: Réveillez-vous, belle endormie.

En ménage, veut-on mieux être,
On finit par n'être pas bien.
L'expérience fait connaître
Qu'à changer on ne gagne rien.

CHAULIEU.

Je suis bien de votre avis : en amour pourtant....

MADAME DE LASSAY.

Mais, quel est donc le sujet de ce mystérieux voyage ?

CHAULIEU.

Ne me questionnez pas là-dessus. Marie sera heureuse. Mais c'est peut-être doubler le bonheur, que de lui associer le mystère.

MADAME DE LASSAY.

Toujours de la grace ! Voilà comme il faut obliger !
Les ingrats seraient moins communs, si les bienfaiteurs
étaient plus délicats.

AIR: De Joconde.

Plus d'un mal-adroit bienfaiteur,
En donnant, vous offense ;
Mais l'esprit, en guidant le cœur,
Double la bienfaisance.
A l'amour-propre, ce secret
Evite des allarmes ;
C'est l'art d'entourer un bienfait
Qui lui prête des charmes.

CHAULIEU.

La Farre va venir : ne lui dites rien. Nous nous
amuserons de ses mauvaises plaisanteries.

MADAME DE LASSAY, à part.

Et que deviendra le déguisement du Chevalier ? J'en
ris d'avance.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA FARRE.

LA FARRE, *en arrivant.*

JE te félicite, mon cher Chaulieu; voilà ta santé et ta gaiété bien revenues.

CHAULIEU.

Vous me rendez l'une et l'autre.

Madame DE LASSAY.

L'accès a été violent.

LA FARRE.

Conviens que tu as eu un peu peur.

CHAULIEU.

Moi!

(1) » J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ».

Mais je savais bien que j'en reviendrais; il n'y a que les sots qui meurent.

LA FARRE.

Tant mieux; tu seras immortel.

AIR: *Mon père était poté*

De Chapelle, disciple heureux,
Digne d'être son maître,
Au son de ton luth amoureux,
Nos plaisirs vont renaître.

(1) Vers de Chaulieu.

CHAULIEU A FONTENAY,

Tu nous charmeras,
 Tu nous donneras
 La leçon et l'exemple;
 Par toi ranimé,
 Le goût t'a nommé
 L'Anacréon du temple.

CHAULIEU.

Nous y recommencerons nos aimables banquets. Madame, vous y ferez connaissance avec le jeune Voltaire, qui est actuellement à Sully, d'où il m'a envoyé de fort jolis vers.

Madame de LASSAY.

On dit qu'il a bien employé le legs que lui a fait dans son testament, Ninon, notre amie.

LAFARRE.

Ce jeune homme ira loin!

CHAULIEU.

Vraiment oui.

AIR: *Vaudev. de l'Isle des femmes.*

De la raison dans ses écrits,
 Voltaire étendra la lumière,
 Et des arts chers aux beaux-esprits,
 Il agrandira la carrière.
 De son temple, le goût verra
 Par lui, suspendre la ruine,
 Et Melpomène cessera
 De porter le deuil de Racine.

Madame de LASSAY.

Je le rencontrerai avec plaisir dans vos banquets; mais à dîner, car vos soupers me font peur; j'aime mieux le salon que le boudoir.

AIR: *Avec les jeux, etc.*

A vos dîners je puis sourire
 Entre le goût et mes amis;
 Mais pour vos soupers, j'entends dire
 Qu'un dieu malin s'y trouve admis. (*bis.*)

Son flambeau vous y sert d'étoile ;
 Bacchus en double la chaleur :
 La pudeur doit baisser son voile ,
 Quand les Grâces quittent le leur.

L A F A R R E.

Madame , prenez-y garde : votre sévérité vous conduit un peu sur le chemin de la pruderie.

Madame de L A S S A Y.

Non pas de la pruderie , mais de la prudence.

C H A U L I E U.

J'ai bien peur que Lafarre n'ait raison : gêne et gaieté vont mal ensemble.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

La vie est un charmant festin
 Que donne la nature.
 Faner ses fleurs , tremper son vin ,
 C'est lui faire une injure.
 Sans cesse , entre les ris , les jeux ,
 Qu'à ce banquet l'on chante ;
 Plus les convives sont joyeux ,
 Plus l'hôtesse est contente.

Madame de L A S S A Y.

Voilà bien le cachet de votre convalescence.

(1) » Bonne ou mauvaise santé
 » Fait votre philosophie.

Vous ne songez déjà plus à la goutte.

C H A U L I E U.

Ah! ma foi , je lui pardonne.

L A F A R R E.

Je crois qu'aujourd'hui tu pardonnerais à tout l'univers.

(1) Vers de Chaulieu.

Madame de L A S S A Y.

Même au chevalier de Bouillon !

CH A U L I E U, *vivement.*

Ne m'en parlez pas.

Madame de L A S S A Y.

Un seul mot, mon ami.

CH A U L I E U, *en colère.*

Voulez-vous me donner de l'humeur ? L'ingrat ! je l'ai trop aimé pour ne pas le haïr.

L A F A R R E.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

De la haine le sentiment
Doit-il troubler ta belle vie ?
Point de pitié pour le méchant,
Mais, grace pour l'étourderie.

Madame de L A S S A Y.

Oui, mon cher Chaulieu,

Oublions tout : c'est aujourd'hui
Le plus consolant des systèmes.

L A F A R R E, Madame de L A S S A Y.

Soyons indulgens pour autrui,
Pour qu'on le soit envers nous-mêmes.

CH A U L I E U, *avec humeur.*

Tout cela est fort bon ; mais enfin....

L A F A R R E.

Quoi ! parce qu'il a répété une épigramme qu'il trouvait plaisante.

CH A U L I E U, *fâché.*

Qu'il dit par-tout, et qu'il gâte encore ! (*Se radou-*

cissant.) De bonne foi, c'est une des meilleures que j'aie faite : vous la connaissez, madame ?

MADAME DE LASSAY.

Tout Paris l'a chantée.

CHAULIEU, *en colère.*

Vraiment ! c'est là le fruit de l'étourderie de M. le chevalier. Grace à lui, me voilà brouillé avec le ministre, et mon neveu sans avancement.

LA FARRE.

Tu conviens toi-même que ce n'est qu'une étourderie ; songes que tu l'appelais ton disciple, ton fils....

CHAULIEU, *avec humeur.*

Parlons d'autre chose.

MADAME DE LASSAY, *à M. de la Farre.*

Allons, il ne faut pas le tourmenter : le moment viendra.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AMBROISE, *allant et venant autour de madame de Lassay et de La Farre.*

CHAULIEU.

QUEST-CE que veut Ambroise ?

AMBROISE.

Rien, notre maître.

CHAULIEU.

Ah ! ah ! du mystère ! Je crois que je ferai bien de

m'éloigner : il est des circonstances où ceux que l'on aime le plus, sont ceux qu'on voudrait voir le moins.

A M B R O I S E.

Oh ! vous êtes bien celui que l'on aime le plus.

C H A U L I E U.

J'entends : je me retire. . . . D'ailleurs, je pense, qu'en plaisir comme en chagrin, le mieux est de ne pas savoir ce que le tems nous réserve.

A I R : *Sans un petit brin d'amour.*

C'est l'instant qu'il faut cueillir,
Sans s'occuper de l'avenir.
C'est l'instant qu'il faut saisir,
Sans crainte, ni desir.

L A F A R R E:

Le jour d'après vient bien sans qu'on y pense
Nous apporter peine ou plaisir.

Madame de L A S S A Y.

Ils ont raison.

Prévoir le mal, c'est en souffrir d'avance ;
Prévoir le bien, c'est l'affaiblir.

T O U S T R O I S.

C'est l'instant qu'il faut cueillir,
Sans s'occuper de l'avenir ;
C'est l'instant qu'il faut saisir
Sans crainte, ni desir.

(*Chaulieu sort, s'appuyant sur Ambroise, à qui madame de Lassay dit ensuite un mot tout bas, et qui s'en va.*)

SCÈNE XV.

Madame de LASSAY, LAFARRE.

Madame de LASSAY.

ENFIN le voilà parti !

LAFARRE.

Le chevalier attend; — Je l'aperçois.

(Lui faisant signe d'entrer.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, le chevalier de BOUILLON,
en habit de femme, costume simple, le chapeau de paille avec un voile.

LE CHEVALIER.

AIR : *La parole.*

JR suis fier d'être revêtu
De l'habit d'un sexe que j'aime :
Cher habit, déjà ta vertu
M'élève au-dessus de moi-même.

LAFARRE.

Sous ce déshabillé charmant,
C'est Vénus même, je vous jure !

LE CHEVALIER.

Epargnez-moi ce compliment ;

J'en puis avoir l'habillement,
Mais je n'en ai pas (*bis.*) la ceinture.

Ah ! ça voyons qui de vous deux me présent era,
Madame de L A S S A Y.

Faut-il tant de cérémonie ?

L A F A R R E.

Une jolie fille n'a pas besoin de recommandation.

Madame de L A S S A Y.

J'apperçois Marie.

L A F A R R E.

Cache-toi un moment derrière cette charmille.

(*Il se cache.*)

S C È N E X V I I.

LES MÊMES, le Chevalier DE BOUILLON,
un peu à l'écart ; MARIE, apportant le chocolat.

M A R I E.

Q U E je suis étourdie ! j'oublie l'eau de fleur d'orange que le docteur a tant recommandé de mêler avec son chocolat.

(*Elle pose la chocolatière, et s'en va. A ce moment Chau- lieu rentre dans le pavillon, et se met à dérider.*)

S C E N E X V I I I.

CHAULIEU, dans le pavillon, Mad. de LASSAY,
LA FARRE, BOUILLON.

LE CHEVALIER, regardant la chocolatière.

AH! la bonne idée!

Madame de LASSAY.

Quoi donc?

LE CHEVALIER.

AIR: *Je suis un chasseur.* (à mi-voix.)

Pendant l'absence de Marie,
Je vais porter le chocolat.

Madame de LASSAY.

Mais sur-tout point de gaucherie.

LE CHEVALIER.

Je suis bien neuf dans mon état!

LA FARRE.

Qui s'en plaindrait serait bizarre.
Une fille neuve est si rare!
C'est un mérite que cela!

LE CHEVALIER, d'un air

Mais peut-être il se fâchera.

Madame de LASSAY.

Moi, je crois qu'il en rira.

LA FARRE.

Ton habit pour toi parlera.

LE CHEVALIER, à la Farre.

Ne vas pas me trahir, pour gagner ton pari.

L A F A R R E.

Je serai loyal.

CHAULIEU, cessant d'écrire, et impatienté.

Marie! Marie! mon chocolat! Elle n'en finira pas aujourd'hui.... Marie.... Mar.... (Il aperçoit le Chevalier portant le chocolat.) Ah! ah! qui êtes-vous, ma chère amie!

L E C H E V A L I E R.

Rose, envoyée par M. de Malézieux.

C H A U L I E U.

Vous êtes arrivée un peu plutôt que je ne vous attendais.... Vous n'avez pas vu Marie?

L E C H E V A L I E R.

Pas encore.

C H A U L I E U.

Tant mieux! approchez avec confiance, je regrette trop la jeunesse pour ne pas aimer à la voir.

Madame de L A S S A Y.

Voilà bien l'élève d'Epicure!

L E C H E V A L I E R, à part.

J'espère....

L A F A R R E.

Je tremble: Gare l'embrassade!...

C H A U L I E U.

Mon enfant! puisque vous allez prendre un nouvel état, voyons, que savez-vous faire!

L E C H E V A L I E R.

Bien peu de chose.

C H A U L I E U.

CHAULIEU.

AIR : *Quand l'amour naquit.*

Répondez-moi : dans un ménage
Fûtes-vous quelquefois ?

LE CHEVALIER,

Souvent.

CHAULIEU.

Y fûtes-vous docile et sage ?

LE CHEVALIER,

Mais, de moi l'on parut content.

CHAULIEU.

Pourriez-vous bien d'une famille
Supporter seule l'embarras ?
Vous passeriez-vous d'une fille ?

LE CHEVALIER,

Ma foi, je n'en répondrais pas.

CHAULIEU.

Elle a de la modestie.

LA FARRE.

C'est sur-tout par-là qu'elle brille.

CHAULIEU.

Enfin, ce que vous ne savez pas, votre mari vous
l'apprendra; moi je ne puis pas m'en charger.

LA FARRE.

Hai ! hai ! ma gageure !

CHAULIEU.

AIR : *Sur les garçons.*

Mais des garçons
De nos cantons,
Craignez le langage perfide ;
Que votre époux soit votre guide,
N'écontez que lui prudemment.

D

Trop souvent

Un amant

Plus loin qu'on ne veut nous engage.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si c'est mal ou bien,

J'aime les filles de mon âge,

Les garçons ne me sont de rien.

CHAULIEU.

Elle est charmante.

Madame de LASSAY, à *La Farre*.

Le pari deviendra ce qu'il pourra, je n'en entends pas davantage : entrons. (*haut.*) Eh bien, Chaulieu, le chocolat vous fait-il du bien !

LAFARRE.

Ah ! ah ! mon ami, il me semble que Marie est bien rajeunie.

CHAULIEU.

C'est une jeune personne que Malezieux m'envoie.

LAFARRE.

Oui, pour remplacer Marie, t'apporter ton chocolat, t'offrir tous les matins le bouquet de la saison....

CHAULIEU.

Monsieur, point d'arrière-pensée ; songez à mes soixante ans,

SCÈNE XXI.

LES MÊMES dans le pavillon ; MARIE, en-dehors apportant l'eau de fleur d'orange.

MARIE.

Eh bien ! eh bien donc ! mon chocolat, je l'avais

lâissé là ; où est-il donc ? qu'en ont-ils fait ? Ah ! quelle maison !

Madame D E L A S S A Y *descend du pavillon.*

Allons calmer Marie.

C H A U L I E U.

Rose , donnez-moi le bras ; tâchez que Marie ne voye pas vos traits.

(Ils descendent. Rose avance son chapeau. Marie, qui les trouve au bas des marches, repousse Rose et prend le bras de Chaulieu.)

M A R I E.

Quest-ce donc que cette nouvelle venue ?

C H A U L I E U.

Tu n'y étais pas ; elle m'a servi mon déjeuner.

M A R I E.

Je n'y étais pas ! . . . Je n'y étais pas ! . . . A son âge , que voulez-vous que cela fasse dans une maison ?

L A F A R R E.

D'abord du train , comme vous voyez , et puis mille autres choses.

Madame D E L A S S A Y.

Calmez-vous , Marie , calmez-vous.

L A F A R R E.

Oui , point de querelles. Mon cher Chaulieu , place-toi là et pour cause.

(Il le fait asseoir sur un banc de gazon.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES AMBROISE.

CHAULIEU, à madame de Lassay.

Le tabellion est-il ici ?

Madame de LASSAY.

Je ne le vois pas.

CHAULIEU.

Ni son fils ? Est-ce que le futur nous manquerait ?

MARIE.

Et cette élégante ! Ne verrons-nous pas sa figure ?

CHAULIEU, riant.

Patience ! tu la verras.

AMBROISE.

Oui, oui, que t'importe ? Occupons-nous de la fête de monsieur.

(Il fait signe aux paysans d'avancer.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES,
portant des fleurs.

CHŒUR.

AIR nouveau.

CHANTONS, chantons Chaulieu,
Chacun avec lui croit renaitre,
Chantons tous en ce lieu :
Vive à jamais, vive Chaulieu.

MARIE, *donnant son bouquet avec humeur.*

Où pourrait-on mieux être ?
Et près d'un meilleur maître ?

AMBROISE, *donnant aussi le sien.*

Sa gaité, son bon vin
Dissipent le chagrin.

CHŒUR.

Chantons, chantons Chaulieu^{I, x}, etc.

Madame DE LASSAY, *donnant le sien.*

AIR : *Je ne veux plus aimer Annette.*

Vers nous, des bords de l'onde noire,
Les destins vous ont renvoyé ;
Vous vivez trop tôt pour la gloire,
Vivez long-temps pour l'amitié.

LAFARRE.

A mon tour.

R O N D E.

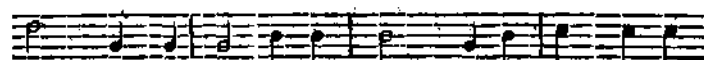
A I R du C. LAUGEON.



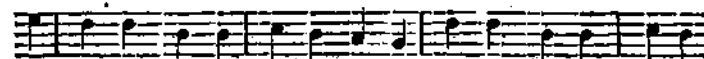
Si Chaulieu n'a pas en-vi-e De descendre chez Plu-



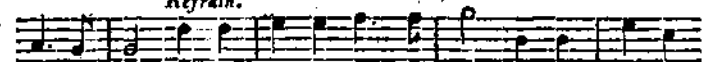
ton, S'il aime a-vec nous la vi-e, C'est qu'il pense a-vec rai-



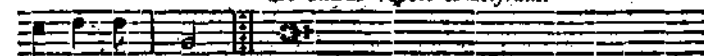
son, Qu'en ces lieux, Il vaut mieux, Tous les jours Chan-ter



et boi-re, Que de pas-ser l'on-de noi-re, Dût-on être un

Refrain.

bienheureux, Dût-on être un bien-heu-reux, Dât-on être

Le Chœur répète le Refrain.

un bienheu-reux.

Ne crois pas que je te dise
De repousser un desir,
Comme toi, j'ai pour devise:
Jouissons sans réfléchir.

Réfléchir,
C'est vieillir.

Du tems bravant le ravage,
Gardons jusqu'au dernier âge
La folie et le plaisir.

C H Œ U R.

Gardons jusqu'au dernier âge
La folie et le plaisir.

L A F A R R E.

Il n'est qu'un heureux système,
C'est celui d'Anacréon :
Il s'enivre , il chante , il aime ,
Tu suis sa douce leçon.

J'aperçois ,
A la fois ,

Sur ton front la fleur vermeille ,
Sur tes lèvres la bouteille ,
Et la lyre sous tes doigts.

C H Œ U R.

Sur tes lèvres la bouteille ,
Et la lyre sous tes doigts.

(Ici on est interrompu par le tabellion et son
fils lequel a un gros bouquet.)

S C E N E X X I I.

LES MÊMES , LE TABELLION et son fils.

Madame D E L A S S A Y.

LES voilà.

J A C Q U I N E T, gauchement.

Monseigneur.....

L E T A B E L L I O N, le repoussant.

Monseigneur.... Nous nous réjouissons.... nous
nous réjouissons.... (à part.) Ah, mon dieu ! je le sa-
vais si bien hier au soir.... (haut.) Nous nous réjouis-
sons....

D 4

CHAULIEU.

Fort bien, mon ami; je fais plus de cas du cœur que de la mémoire. Marie, tu m'as donné un bouquet, je veux t'en offrir un à mon tour. Je donne un époux à cette jolie enfant qui t'est bien chère....

MARIE, *étonnée.*

Qui m'est bien chère !

CHAULIEU.

Oui, c'est une petite surprise que j'ai voulu te ménager. Je marie donc, si toutefois tu y consens, la belle personne que voici au beau jeune homme que voilà.

LAFARRE, *au chevalier.*

Je te fais mon compliment.

MARIE.

Je ne vous comprends pas.

CHAULIEU.

Je donne à la future cent pistoles de dot. (à Marie:) Est-tu contente ?

MARIE.

Tout cela est très-beau; mais qu'est-ce que cela me fait !

JACQUINET.

Ça me fait beaucoup à moi. Pas vrai, papa ? Cent pistoles !

CHAULIEU, *à Marie.*

Comment ! le sang ne te parle pas davantage ?

Madame DE LASSAY, *riant.*

Le cœur ne dit rien à Marie ?

LA FARRÈ, *au chevalier.*

Ni à toi ?

M A R I E.

Mais, je ne sais ce que vous voulez dire, tous tant que vous êtes. De qui donc se moque-t-on ici !

J A C Q U I N E T, *saisissant lamain du chevalier.*

Ce n'est pas de moi toujours.

LA FARRÈ, *bas au chevalier.*

Remercie-moi donc.

C H A U L I E U.

Eh ! nigaude, embrasse ta nièce.

M A R I E.

Ma nièce ! ah ! le bon maître !

L E C H E V A L I E R.

Si monsieur daignait donner l'exemple.

C H A U L I E U.

Volontiers. (*Il embrasse Bouillon.*)

L E C H E V A L I E R, *sautant, et jettant son chapeau.*

J'ai gagné. (*Il se sauve.*)

LA FARRÈ, Madame DE L'ASSAY.

Il a gagné.

C H A U L I E U.

Que veut dire cette plaisanterie ? Je me fâcherai à la fin.

M A R I E, *regardant le chevalier.*

Eh ! mais ce n'est pas ma nièce.

A M B R O I S E.

C'est monsieur le chevalier de Bouillon.

58 CHAULIEU A FONTENAY,
CHAULIEU.

Le chevalier de Bouillon ! Il a osé . . .

LA FARRE.

T'embrasser , comme tu vois ; il te doit de la reconnaissance ; tu lui destinais un si beau sort !

(*Il montre Jacquinet.*)

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Cet aimable et jeune garçon
Te demande une femme ;
Et tu lui choisis un tendron
Bien digne de sa flamme.
C'est montrer , en ce genre-là ,
De grandes connaissances.
En France l'on te chargera
Du soin des alliances.

CHAULIEU , *riant.*

Tais-toi , mauvais plaisant.

MADAME DE LASSAY.

Allons ; vous avez ri , vous voilà désarmé.

CHAULIEU.

Je ne m'en défends pas. La Farre , ramène-moi le coupable. Je ne saurais courir après lui ; mes jambes ne vont pas si vite que mon cœur.

(*La Farre sort.*)

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, excepté LA FARRE.

Madame de LASSAY.

VOUS lui pardonnez donc ?

CHAULIEU.

En doutez-vous, madame ?

Madame de LASSAY.

Je l'avais toujours espéré.

AIR : *Vaudev. des Chasseurs.*

La bouderie est une gêne
 Qu'un bon cœur ne peut soutenir ;
 Vers l'ami qui reprend sa chaîne
 Il est si doux de revenir !

CHAULIEU.

C'est une leçon pour les belles,
 Qu'au papillon, à son retour,
 Elles pardonnent à leur tour
 De s'être servi de ses ailes.

JACQUINET.

Mais moi ! Monsieur, à tout cela ! vous m'aviez
 promis une femme.

CHAULIEU.

Oui, mon ami, tu l'auras. La nièce de Marie, la
 véritable Rose nous arrive aujourd'hui ; je l'attends.

AMBROISE.

J'irai la chercher avec grand plaisir.

60 CHAULIEU A FONTENAY,
JACQUINET.

Et la dot ?

LE TABELLION, *d son fils.*

Tais-toi. Est - ce que l'on parle de ces choses - là ?
— Oserai-je demander à monsieur si ce sera de l'argent
comptant ? Il est si rare aujourd'hui !

SCÈNE XXIV *et dernière.*

LES MÊMES, LA FARRE, *le chevalier*
DE BOUILLON, *en habit de cavalier.*

LA FARRE.

PLACE, place à la future de Jacquinet.

CHAULIEU, *embrassant le chevalier.*

Venez, venez le plus aimable des étourdis.

LE CHEVALIER.

Mon ami, mon mentor, veut donc bien oublier ma
faute ?

CHAULIEU.

On pardonne tout à un aussi bon cœur.

LE CHEVALIER.

Puisque mes torts sont pardonnés, et que mon étour-
derie est réparée.

LA FARRE.

Ton projet a donc réussi ?

C O M É D I E .
L E C H E V A L I E R .

61

Oui : je viens d'obtenir un régiment , et ma compagnie passe à votre neveu. Je n'ai pas voulu vous le dire avant d'avoir obtenu mon pardon.

C H A U L I E U .

Mon jeune ami , vous voilà chef ; souvenez-vous que vous portez le nom de Turenne , de mon héros.

A I R : *Daignez m'épargner le reste.*

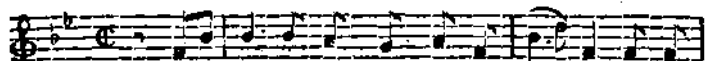
Avare du sang des Français ,
En vrai héros cherchant la gloire ,
Ses marches valaient des succès ,
Son talent fixait la victoire :
Rien ne pouvait l'enorgueillir ,
Vertueux et grand capitaine !
Lorsque l'histoire veut choisir
Un beau modèle à nous offrir ,
Elle nomme toujours Turenne.

Tabellion , nous ferons ce soir les deux noces.

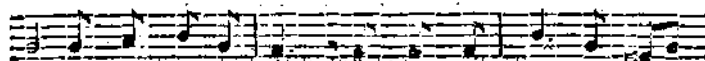
V A U D E V I L L E .

C H A U L I E U .

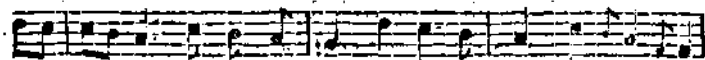
A I R nouveau , ou du moineau de Lesbie.



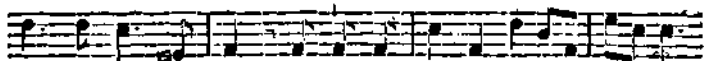
Que j'ai-me ce doux as-sem-bla-ge D'esprits



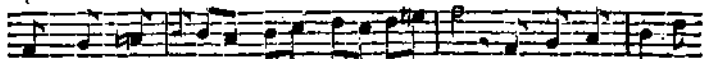
gais, de cœurs sa-tis-faits ! De mon bon tems voy - ant



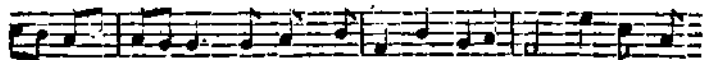
l'i - - ma - ge , Je dis : voi - là com - me j'é - tais , Je dis : voi -



là com-me j'é-rais. Ne vi-vant plus pour la ten-dres-se,

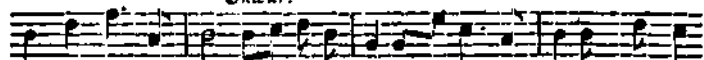


Je chan-te du moins le plai-sir: La vo-lup-té de



la vieil-les-se, C'est le char-me du sou-ve-nir, C'est le char-

Chœur.



me du sou-ve-nir. La volup-té de la vieil-les-se, C'est le



charme du sou-ve-nir, du sou-ve-nir, du sou-ve-nir.

L A F A R R E.

Si le souvenir peut nous plaire,
 Pour d'autres il est sans appas.
 C'est un de ces mots qu'à Cythère
 Depuis long-tems on n'entend pas.
 Près d'un sexe aimable et volage
 Nous parlons en vain du plaisir:
 Il faut renouveler l'hommage,
 Pour faire aimer le souvenir.

L E C H E V A L I E R.

Souvent sans la moindre indulgence;
 On peint mes infidélités:
 Mais plus d'un trait de ressemblance
 Nous égare sur cent beautés.
 Si je vois dans une autre Belle

Les traits que m'offrait le plaisir,
Et si je deviens infidelle,
Mon excuse est le souvenir.

Madame DE LASSAY, *au Public.*

Ce mot aujourd'hui chez Thalie
Jouit d'une grande faveur.
Le souvenir est le génie
Qui fait briller plus d'un auteur.
Nous ! sur le nom du personnage
Nous calculions votre plaisir.
Ah ! pardonnez un faible ouvrage
En faveur d'un doux souvenir.

F I N.